

XYZ. La revue de la nouvelle

Poudrière

Bruno Lalonde



Numéro 150, été 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98609ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lalonde, B. (2022). Poudrière. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 29–30.

Poudrière

Bruno Lalonde

ILS ONT CHOISI le monde hostile de la pyrotechnique, j'ai décidé de me mettre hors-jeu, du côté de la terre ferme, c'est-à-dire du calme, de la beauté et du silence. Le ciel depuis quelques nuits est introuvable. Les cigarettiers avaient transformé le ciel de Montréal en un vaste cendrier. La population dorénavant majoritairement non fumeuse n'y avait vu que du feu. Les gens se pressaient nombreux sur les trottoirs, ne cessant de pousser des cris de joie enfantins et obscènes. Rares étaient ceux qui ne relevaient pas la tête, ceux-là longeaient les murs d'un pas décidé. Aguerri, je ne me laissais plus prendre par cette pluie d'étincelles; bien avant le début des hostilités je me claquemurais dans mon garni. Qui accepte de croire aux histoires enjolivées devient fou. Nous nous étions confortablement installés dans une guerre permanente. De trêve en trêve, de festivités en festivités, aucun répit. « Un feu roulant d'émotions », ne cessaient d'annoncer les commentateurs, la voix étranglée, comme si cela était une bonne chose : ce foutoir d'extases. Nulle part, je le constatais, on ne voulait plus de la parole simple. Le feu intérieur, fragile, non artificieux, il me fallait le protéger. Je décidai donc de quitter mon emploi de libraire d'occasion. De m'entourer de quelques livres aimés, autant de viatiques me permettant de soutenir le siège et de m'ensilencer.

L'existence est interminable, c'est pour cela que je donne dans le court, le heurté, la formule lapidaire, bref je ne m'appesantis pas. Une chanson que j'aime bien des Stones dit : qui veut acheter le journal d'hier ? Plus les journaux sont anciens, plus ils ont ma faveur. Depuis longtemps, je ne m'informe plus sur ce qu'il se passe, j'use de ce papier comme d'un talisman ou d'un objet médiumnique : à travers les nuées de l'actualité, c'est un futur horizon qui s'ouvre, avec une sorte d'évidence fantomatique, comme si d'autres ciels se profilaient en filigrane dans les interstices des grands titres. Ma 29

voisine de palier admirant (je le suppose) le fait que je sois devenu un ermite urbain, elle dépose des liasses de journaux sur le seuil de ma porte. Elle me les offre, bien à point, présanctifiés, pétrifiés par les éclats du présent. Quand ils sont trop frais, des cadavres encore brûlants, elle les entrepose dans un placard de sa maison.

Hier, dans l'un d'eux, daté d'il y a trois ans, j'ai appris que les représentants du Japon avaient remporté le prix Machin des plus beaux feux d'artifice, ils avaient supplanté de justesse les champions en titre, les États-Unis. Une photo précocement jaunie accompagnait l'article, c'était peut-être le prurit de mon imagination, mais l'image ressemblait funestement à une sorte d'énorme champignon.